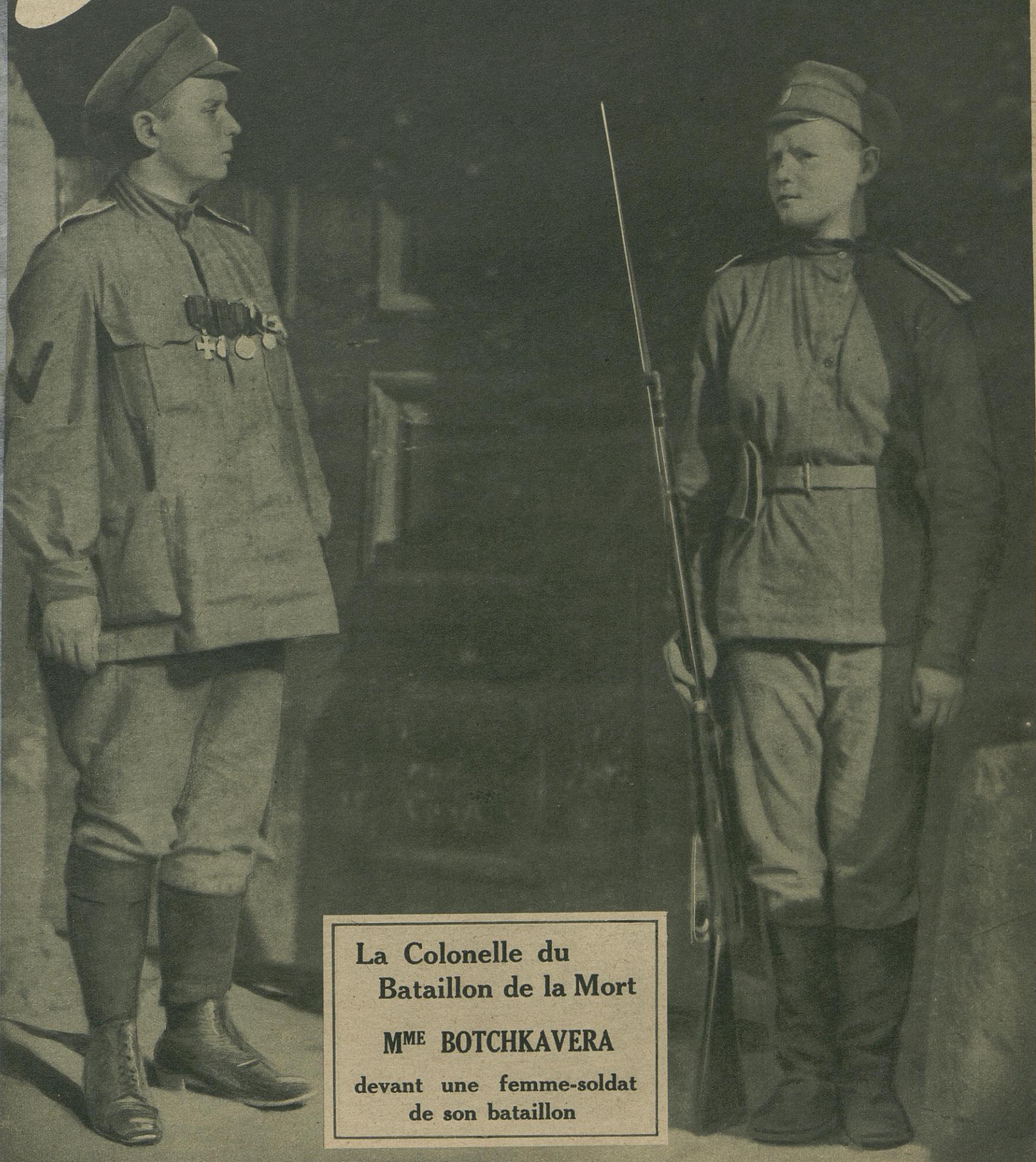




J'ai vu...



La Colonelle du
Bataillon de la Mort
M^{ME} BOTCHKAVERA
devant une femme-soldat
de son bataillon

FOP 24

J'ai vu.

UN BLEUET DE LA CLASSE 18 CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Le général Pétain décore l'héroïque bleuet. (A gauche, le général Gouraud.)

A l'attaque du Mont-Haut, qui eut lieu le 14 juillet — c'est le *Petit Journal* qui relate cette belle action d'éclat, — un bleuet de la classe 18, engagé volontaire, le soldat Lemoine, du 115^e d'infanterie, dont c'était le premier jour de tranchées, fit à lui seul 15 prisonniers allemands; puis, lors de la contre-attaque qui suivit l'assaut des nôtres, Lemoine tint tout seul dans une tranchée que l'ennemi croyait déjà reconquise. En fin de journée, s'offrant comme agent de liaison, il passa à travers un barrage d'artillerie infernal. Quelques jours après, le général Pétain venait agraffer lui-même la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur la poitrine du bleuet Lemoine qui, le jour même de son arrivée au front, avait atteint d'emblée les limites de l'héroïsme.



Le soldat Lemoine.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER

« Nous prenons nos repas ensemble dans une petite salle qui sert également de salon et qui est mitoyenne de la chambre de direction. La pièce est assez agréable, meublée avec goût. Le pont du navire est cuirassé et offre suffisamment de place pour s'y asseoir... Après dîner nous y sommes montés et nous y sommes installés dans ces fauteuils pliants qui sont bien agréables pour se reposer. Hartig était près de moi, un peu en avant. Il fumait et sa silhouette se détachait sur le ciel qui achevait de s'obscurcir. Je regardais ses traits, mâles et durs... A quoi songeait-il alors. Moi je pensais à vous. Et lui ? à sa mère, peut-être, ou à quelqu'un qu'il aime... Mais aime-t-il qui que ce soit ? A-t-il jamais songé à aimer ? Il fumait, et le léger panache de fumée se dissipait bien vite sous le vent du large. Il m'a parlé tout juste pour me dire qu'il veillerait jusqu'à deux heures du matin et qu'à cette heure-là je le remplacerais. D'ici là, l'U-51 s'arrêtera et restera au repos. Nous n'avons pas cessé de marcher en surface. Nous plongerons au petit jour et nous nous dirigerons vers les côtes d'Écosse. Nous avançons toujours, dans le moment où j'écris, et j'entends le bruit rythmique des moteurs, comme le cœur battant de ce

monstre d'acier... Il est étrange que les hommes aiment à fabriquer des êtres mécaniques et respirer leur vie fragile sur ces vies artificielles et plus fragiles encore... Mais voilà que l'U-51 va s'arrêter. J'entends les moteurs qui ralentissent, l'hélice qui tourne moins vite et j'ai, jusque dans cette chambre, l'impression d'un glissement sur l'eau, un déchirement de soie. Le bâtiment s'immobilise ; mais la houle va nous secouer davantage maintenant. C'est un bercement ininterrompu et lent.

trisait lentement. Mais il oubliait ses maux, soit en lisant, soit en parlant avec de rares amis.

Ce jour-là, Rolls feuilletait un livre paru pendant la guerre, lorsqu'on lui remit un papier sur lequel était inscrit un nom.

— Maria Lesser ?

Il répéta ce nom interrogativement, puis tout à coup il se dit à lui-même :

— C'est l'amie de Levinski.

Et il ajouta, au garçon de salle.

— Qu'on fasse entrer cette personne.

Maria Lesser pénétra dans la chambre et marcha vers le lit où Rolls était couché. Elle était vêtue d'une robe de charmeuse noire qui drapait ses formes souples. Le cou émergeait noblement du corsage, portant la tête énigmatique et douce. Rolls regarda venir la visiteuse puis lui dit, quand elle se fut approchée :

— Asseyez-vous, Madame. Je sais quels liens d'amitié vous unissent à mon plus cher ami, Levinski. Je suis heureux de vous voir et de vous entendre.

Maria Lesser s'était assise non loin du lit. Elle répondit :

— Je sais de mon côté, Monsieur, la très grande affection de mon ami pour vous. Il m'a prié avant son départ de m'enquérir quelque fois de votre santé et de

me mettre à votre disposition pour le cas où vous auriez quelques courses à faire dans la ville.

— Je vous remercie beaucoup, Madame.

Il y eut quelques instants de silence pendant lesquels le blessé et la jeune femme s'observèrent, Rolls ne sachant quoi dire, après les formules de politesse ; Maria Lesser, elle, semblait hésitante. Enfin, comme sous le coup d'une résolution, elle parla.

— Monsieur, je suis venue pour vous offrir mon aide au cas où vous en auriez besoin ; mais ce n'est point seulement le but de ma visite... Votre grande amitié pour M. Levinski m'a laissé penser que je pourrais me confier à vous comme à lui-même et vous d'envoyer un consilium comme j'en demanderais un à son frère. Il s'agit de son bonheur.

Elle ne baissait point les yeux, ainsi que les femmes qui vont faire une confession. Elle plantait son regard tout droit dans celui de Rolls et cherchait de lire en son âme.

— Madame, je vous écoute. Ce que vous me confierez, je l'entendrai avec un esprit



Maria Lesser s'était assise non loin du lit.

A deux heures du matin, je remonterai sur le pont, je prendrai le quart. Ces quelques heures de solitude presque complète vont me sembler bien douces. La nuit est recueillie et complice ; je penserai à vous, Maria, encore, toujours... Mon amour est grand et fort... Il vous associe à tous les instants de ma vie.

« Adieu, pour ce soir... Je vais m'efforcer de reposer un peu. Adieu... J'embrasse votre charmant visage. »

CHAPITRE III

De son bras gauche, Rolls feuilletait un livre appuyé sur ses jambes pliées. Ses blessures demeuraient saines et les docteurs s'accordaient à dire qu'il guérirait sans intervention, mais que c'était là « une très grande chance, un événement inespéré ». Rolls, d'ailleurs, avait une énergie remarquable et une puissante volonté de guérir. Il regardait son bras conservé comme le trophée d'une victoire ; celle qu'il avait remportée contre les médecins. Il souffrait encore de la plaie, enflammée et qui se cic-

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après, Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, apprend la nouvelle d'une grande bataille navale qui serait une victoire pour la flotte allemande ; il s'en va à l'hôpital où un de ses amis, Rolls, blessé dans le combat, vient d'être admis. Après sa visite il reçoit l'ordre d'embarquer immédiatement à bord de l'U-51, qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité. Les premières heures à bord s'écoulent sans d'autres incidents que la réception d'un ordre par T. S. F. enjoignant de couler tous les navires neutres ou non. Levinski écrit à son amie Maria Lesser.

J'ai vu

soucieux de participer au bonheur d'un ami qu'il affectionne.

Maria Lesser se rapprocha encore du lit. Elle avait pâli et un mouvement nerveux agitait son menton en un léger tremblement.

— Votre ami m'aime, Monsieur. Il m'aime, j'en suis sûre comme il n'a jamais aimé une autre femme. Je lui rends cet amour. Et cependant je suis indignée d'être aimée... Quand j'ai senti la puissance de son sentiment j'aurais dû ne lui laisser aucun espoir ou lui avouer mon infamie... J'ai essayé, de lui révéler ma vie, de lui montrer l'irréparable qui nous sépare, tout ce qui fait que je mérite son mépris et point sa tendresse... Je n'ai pas pu.

Elle suivait l'effet de ses paroles sur le visage du blessé... Rolls écoutait, immobile, la tête tournée vers celle qui parlait. Il regardait cette femme dont le masque blême semblait encore plus blanc près de la robe noire qu'elle portait. Et le son de la voix était si plein d'un accent de vérité, si frémissant d'un grand trouble intérieur que lui-même se sentait ému et que cette émotion se trahissait. Quelques instants silencieux et Maria Lesser reprit :

— Ce que vous allez entendre est pitoyable et vous aurez, Monsieur, le droit de me juger sévèrement. Je vous prie cependant — et ici elle eut un accent de fierté, soubresaut d'orgueil dans cette âme soumise à la plus terrible épreuve, — je vous prie de ne pas oublier que je suis venue vous demander un conseil plus qu'un jugement.

Vous savez que Levinski est parti à bord d'un sous-marin contre son gré, qu'il réprouvait la guerre qu'il va être obligé de faire, que cette guerre lui paraît trop farouche et trop inhumaine. Eh bien! s'il est là où il est, c'est de ma faute, c'est sur la foi de rapports que j'ai faits, c'est au prix de mes délations.

« Vous ignorez peut-être, lieutenant Rolls, que votre marine, que la marine impériale allemande a des auxiliaires chargés de la renseigner sur l'état d'esprit de ceux qui la servent. Ces auxiliaires com-

plètent ainsi les rapports fournis par les chefs; le cas échéant ils peuvent surprendre une révolte, une infidélité, une trahison. Ce service, qui fonctionne d'accord avec celui du contre espionnage, est un des organismes de la Direction de la Marine.

ce que j'avais appris. J'étais payée pour cela : j'accomplissais la besogne que j'avais accepté d'accomplir. »

Maria Lesser exprimait sans détour, avec une netteté brutale, ce qu'elle voulait dire : « J'étais payée pour cela... J'accomplissais la besogne que j'avais accepté d'accomplir. » Elle avait mis une sécheresse volontaire dans l'aveu de son rôle. Elle dévoila sa conduite avec une précision anatomique. Elle déchirait morceaux par morceaux le voile qui cachait sa vie; et sa voix était pressée, monotone, impitoyable. Elle continua :

— J'avais quelque raison, lieutenant Rolls, de détester les hommes, de me jouer de leur confiance, de trahir leur amitié. Ah! que m'importait de briser une carrière. N'avait-on pas brisé ma vie! Je suis là pour tout dire, mais parfois j'ai pris une secrète volupté dans la délation. Je me réjouissais de ces confessions faites naïvement ou pour obtenir quelque faveur que je refusais. Ensuite, la naïveté des hommes, et même, des militaires eux-mêmes est grande... Elle est incroyable... Je m'en régalais. La punition est venue de cette satisfaction perverse. Je me croyais à l'abri de l'amour, pour toujours. J'avais trop souffert, pensai-je, pour retomber dans un état si sensible... Hélas! je n'entendais rien au cœur humain. La souffrance prépare plus à l'amour qu'elle ne vous en garde. La supériorité que je ressentais de mon intelligence et de ma ruse, la griserie résolue que j'éprouvais de mon indignité, tous ces sentiments se sont enfuis comme les relents d'un parfum qu'on croit inaltérable et qui s'évapore au grand air. J'ai aimé, Monsieur, l'homme que

vous connaissez. Je l'ai aimé trop tard pour ne pas lui nuire et trop pour résister à l'amour.

Or, depuis qu'il est parti, depuis qu'il est embarqué là où mes révélations l'ont fait placer, je souffre atrocement. J'ai fait naguère une démarche pour lui épargner cette géhenne.

GÉRARD BAUER.
(A suivre.)



Un infirmier venait s'enquérir si le blessé n'avait besoin d'aucune aide.

J'en fais partie depuis 1911. J'ai fourni des notes sur de nombreux officiers que j'ai connus à Kiel, avant et pendant la guerre. Levinski venait chez moi. Il me confia, dès le torpillage de la *Lusitania*, qu'il réprouvait une telle action. Le département de la marine avait besoin de savoir exactement ce que les officiers pensaient de la nouvelle conduite des opérations sur mer. Je lui ai répété tout

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien,
26, rue Matabiau, Toulouse

Vient de paraître :

CAPITAINE LANGEVIN

CAVALIERS DE FRANCE

1914 : ÉTAPES ET COMBATS

Préface de Théodore CHÈZE

Illustration de Gérard COCHET

Un volume in-18... 3 fr 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

30, Rue de Provence, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

LE 1^{er} VOLUME
DE

La Guerre Aérienne
Illustrée

(DE NOVEMBRE 1916 à MAI 1917)

Magnifique Volume de Bibliothèque, grand in-4°,
384 pages, 650 illustrations, 24 hors-texte en héliogravure.
Reliure percaline bleue, inscriptions or

Le Volume : 18 fr. Franco France. (Colonies et Étr., le port en plus)

A ceux des acheteurs au Numéro de *La Guerre Aérienne Illustrée*, qui veulent faire relier leur Collection, nous fournissons la RELIURE-EMBOITAGE seule (conforme au type ci-contre), au prix de :
3 fr. 50, prise dans nos bureaux ; 4 fr. 50 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

LES CAVALIERS ANGLAIS COURANT A LA BATAILLE



Cette page de si belle allure a été composée par l'artiste Matania, sur le terrain même des opérations. Une batterie, au début de la bataille de l'Yser, est sur le point de prendre position quand un obus éclate sur la route, juste devant les premiers chevaux qui se cabrent en

hennissant. Instinctivement les bêtes détournent la tête de l'obus qui éclate, tandis que les servants marquent un moment d'hésitation. Mais le chef de pièce lève le bras... " En avant quand même, " et les canons vont encore une fois tenter le destin, et faire entendre leur grande voix.



Idylle ou les Jumeaux de Munich.

Herr Leutnant von Lingsda.

Nous n'avons pas voulu.

L'ARGOT DES SOLDATS BOCHES

Camarades de l'armée française, courageux et patients poilus qui inventèrent le pinard et la gnole, je voudrais vous initier rapidement à l'argot de tranchée des soldats du Kaiser...

On peut être un érudit es idiotismes germaniques, connaître par cœur le *Wilhelm Tell* de Schiller et les divagations matérialistes d'Haeckel — et ignorer que le *Kuhjuss* (le pied de vache) est un fusil ou que le p'tit Gustave est notre fameux 75 !

De même que les Tommies, dont le langage de guerre est si pittoresque, les Boches ont depuis 1914 forgé un répertoire curieux...

Nous allons passer en revue les armes successivement, en commençant par l'artillerie.

D'abord tout le monde connaît le surnom du 420, baptisé la grosse Bertha en l'honneur de M^{lle} Krupp. Les mortiers de 305 sont la *fine Emma*. Les canons anti-avions qui vont et viennent dans le secteur sont les *cirques ambulants*, et les 150 s'appellent, à cause du bruit produit par leurs projectiles, les *Auguste qui se gargarisent*...

Les grenades à main ont reçu toutes sortes de sobriquets : tortues, écrevisses de poche, grenouilles, oranges, délicatesses (!). Les *minenwerfer* lancent des *bonbons péteurs* et les mines lancées par nos engins de tranchées sont des *fromages mous*.

Les mitrailleuses étaient destinées aussi à stimuler l'imagination des philologues casqués. La plus curieuse de ces expressions est assurément *Stottertante* (la tante qui bégaie). Puis l'*orgue de la mort*, le *Tak-Tak*, le *canon à coliques*, la *vieille bavarde*, etc...

Quand nos mitrailleurs sont en action, le Boche en sa gaitoune déclare :

« Voilà Franzman à sa machine à coudre ! »



Il est un ennemi du soldat boche qui est en même temps celui de tous les soldats en campagne, quelle que soit leur nationalité : nos poilus l'ont baptisé *toto*. Les Boches donnent à ces insectes déplorables des noms variés et représentatifs : *vadrouilleurs nocturnes*, *localaires*, *volontaires russes* ; ceux qui collectionnent par leur saleté native

ces parasites regrettables s'appellent *éleveurs d'abeilles* ou *ménageries à poux*.

Les Boches, en vivant sur les territoires envahis avec nos compatriotes, ont appris quelques mots de français. Ils ont si souvent entendu les mots « merci beaucoup » qu'ils les emploient à présent, par exemple, pour demander à boire : « Donnez-moi un glass de merci bokou ! » ou bien pour exprimer leur joie d'aller en permission : « Demain, j'aurai huit jours de merci bokou... »

L'origine de l'expression *manger de l'ordre de bataillon* pour dire « manger du riz » est assez curieux. Le riz, était trop souvent servi aux hommes d'un certain bataillon. Ils s'en dégoûtèrent et par moquerie, ils baptisèrent cette denrée *du pauvre Henri*. Lorsque, dans les compagnies, le cuisinier annonçait : « Ce soir vous boufferez du pauvre Henri... » les hommes faisaient la grimace. Le chef de bataillon apprit la chose et s'offusqua de ce qu'un produit de l'Intendance impériale fût ainsi calomnié. Il porta à l'ordre du bataillon la défense d'appeler désormais le riz « du pauvre Henri ». Mais les subordonnés du major se vengèrent et ils appelèrent, à partir de ce jour, le riz « ordre de bataillon ».



Les aviateurs allemands ont naturellement leur langage spécial.

Les officiers observateurs s'appellent *Franz*. L'*oberfranz*, c'est un as de l'observation. Le pilote s'appelle *Heinrich*, l'appareil, la *caisse* ou la *grenouille verte* ; l'hydravion, le *chien volant* ; les bombes des *œufs de Pâques*, des *pois-péteurs*.

Si nous redescendons sur terre, et devenons même terre à terre en abordant le chapitre de la nourriture, nous découvrirons une des meilleures expressions d'argot militaire, dans l'appellation de la cuisine roulante : *canon à goulasch* ! Ou bien la *batterie à tard*, ou bien l'*auto à fumée de chou*.

Enfin l'habillement du soldat nous fournit la *Kaserne à poux* (casquette), les *cercueils d'enfants* (bottes), le *couvercle* (casque).

Dans les dépôts de recrues du front (*Feld-*

rekruitendepots), il arrive souvent que les vieux sous-off' du temps de paix, qui ont connu le régime des coups de plat de sabre et des brimades variées, giflent encore magistralement le Mecklembourgeois illettré ou le Bavarois ignare qui n'ont jamais manié le Mauser. Quand un de ces jeunes de la classe 18 reçoit une claque vigoureuse, ses camarades disent :

— Il a encaissé une *savoureuse* ! (*eine saftige*).

Elle est d'ailleurs assez drôle, cette théorie de la jeune recrue boche, telle que me la récita un jour un prisonnier dont un verre de pinard avait délié la langue :

- Fusilier Plump !
- Ici !
- Amène ta tête de fromage, rentre ton ventre à pommes de terre et réponds : Qu'est-ce qu'un *Unteroffizier* ?
- Un sous-off' est une machine à battre.
- Que fait-il quand il a bien bu ?
- Il cogne.
- Et quand il n'a pas encore bu ?
- Il recogne pour atrapper soif.
- Pourquoi cogne-t-il toujours ?
- Parce qu'il est mon supérieur.
- Qui qu'a les pédales en X ?
- C'est l'sou-off' !...
- Qui qu'a l'zhou (la tête) en pente ?
- C'est l' sous-off'...
- Qui qu'a l'museau de carpe, le cornichon (nez) trop mûr et les yeux de veau ?
- C'est l' sous-off' !...
- Si on y mettait des roues, qu'est-ce que ça ferait ?
- Ça ferait l'fourgon à viande.
- Garde à vous ! Ferme ta g... Fusilier Plump, tu peux rompre...

MAURICE DEKOBRA.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.





LES DEUX GARDIENS D'ATHÈNES : VENIZELOS ET PALLAS ATHÈNÉ

Puisque Venizelos est de retour, Minerve n'a point déserté sa cité. Elle s'est enfin réveillée de son long sommeil " dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ". Et voici la déesse vivante, à côté du plus digne de ses fils, qui semble encore, comme à la grande époque de l'Hellénisme, protéger le

Parthénon, cet idéal cristallisé en marbre pentélique. A l'appel de Venizelos la Grèce s'est enfin débarrassée de cette *pambéotie* redoutable où l'avait plongée l'ancien roi. Elle, la créatrice de la civilisation, ayant repris conscience de son destin, se fait à son tour la championne du droit et de la liberté.



UN PALABRE NÈGRE DANS LES DUNES DES FLANDRES

Si ce n'était la présence de ces milliers de Tommies assis sur ces gradins de sable, on pourrait se croire dans quelque village nègre, près du Limpopo ou du Zambeze. Pourtant, s'il s'agit bien d'une palabre de

guerriers noirs, c'est au milieu des dunes des Flandres qu'elle s'est tenue. Loin des déserts du Sud-Ouest africain d'où ils sont partis pour venir sur le front français combattre à côté des soldats du roi George,

Cafres et Zoulous ont abandonné pour un jour l'uniforme kaki qu'ils portent avec gloire pour revêtir le pagne national des jours de fête. Les chefs — on compte parmi eux plusieurs fils de roitelets nègres qui

servent comme simples soldats — en profiteront pour renouveler devant les généraux alliés leur serment de fidélité à la vieille Angleterre, invoquant leurs gris-gris qu'ils n'ont jamais cessé de porter sur eux.



Les volontaires au repos.



M. Richard Norton, sur la route de Verdun.



Un poste de secours.

LES AMBULANCES AMÉRICAINES AU FRONT FRANÇAIS (American Volunteer Motor Ambulance Corps)

A l'heure où les États-Unis d'Amérique s'engagent de toute leur force et avec toutes leurs ressources, dans le conflit dont dépendent la liberté des peuples et la libération du monde, à l'heure où les soldats de là-bas vont venir sur notre sol déployer la « bannière étoilée », à côté de nos drapeaux et verser leur sang avec notre sang, on ne saurait trop rendre hommage aux volontaires américains de la première heure qui se sont dévoués de tant de manières héroïques à notre cause.

On a déjà parlé de leurs aviateurs : les exploits de leurs Chaman et de leurs Lufbery nous sont aussi connus que ceux de nos propres « as ». Dans les autres armes, les combattants américains se sont distingués ; le nom du capitaine Ostheimer, qui vient d'être appelé par le Gouvernement de Washington à diriger l'instruction de guerre des officiers des contingents américains est, entre mille autres, celui d'un héros.

Nous voulons aujourd'hui faire connaître leurs brancardiers et ambulanciers, qui ont acquis, sur toutes nos lignes, une réputation méritée d'héroïsme sans peur et sans reproche.

Trois hommes, tous trois étant de ces « représentativement » dont parlait leur Emerson, ont créé de toutes pièces le merveilleux service de ces ambulances automobiles placées sous les auspices de la Croix-Rouge américaine (*American Red Cross*).

M. H.-H. Harjes, délégué officiel et chef des sections sanitaires de la Croix-Rouge américaine en France, exerce le contrôle général sur le fonctionnement des sections. Il est l'associé de M. Morgan dans la puissante maison de banque Morgan, Marjes et C^{ie}, qui a donné aux Alliés, par son précieux concours financier, une grande part des moyens de tenir. Décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur.

M. Richard Norton, administrateur et directeur du service en campagne de la Croix-Rouge. C'est l'âme de toute l'affaire. Professeur éminent d'archéologie à l'Université de Harvard, il vint, dès le début de la guerre, se mettre à la disposition de la France et, depuis trois ans, il se dévoue au front même, à tous nos blessés. Cité plusieurs fois à l'ordre de la division et du corps d'armée il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. A.-T. Kemp, qui a laissé le meilleur souvenir à l'Université de Yale où il prit ses grades et aux États-Unis qu'il a quittés depuis nombre d'années, et qui, par sa longue résidence et par ses relations dans la meilleure société de Paris, est Parisien d'adoption, s'est empressé, dès le début, d'offrir sa collaboration à la Croix-Rouge américaine. Après avoir été un an au front, il a accepté d'exercer à Paris la fonction d'administrateur et directeur du service intérieur.

M^{me} Kemp est infirmière à l'hôpital américain. Sous l'impulsion de ces trois chefs, assistés du lieutenant français de Roze, l'œuvre entreprise a pris une ampleur telle que le général en chef l'a citée à plusieurs reprises comme exemple.

Les ambulances américaines de la Croix-Rouge américaine (dénommées ambulances Norton-Harjes) sont aujourd'hui réparties en trois sections, portant, dans la nomenclature générale des sections sanitaires, les n^{os} 5, 7 et 11. Deux sections nouvelles sont en voie d'organisation. Chaque section est composée de vingt voitures-ambulances, deux voitures de réserve, un camion-atelier et une voiture de tourisme pour le chef de la section.

Le budget de ces sections est tout entier alimenté par les contributions généreuses de donateurs : MM. H.-H. Harjes, R. Norton, Edward Tuck, Whitney Warren, John Ridgely Carter, J.-H. Hyde, Edmond Baylies, J.-J. Hoff, H.-O. Beatty, W. Miller, Ch. Carroll, A. Kemp, M. Creery, Walter Abbott, R. Mordecal, J.-R. Barbour, Gœlet.

Ce fut à Hébuterne qu'au début de 1915 les ambulanciers américains se révélèrent. Exaltés par l'exemple du chef, allant avec leurs voitures grises aussi près que possible des lignes, ils devinrent bientôt populaires.

Le général Pétain, commandant alors les armées du secteur, adressa à Norton les remerciements de l'armée française.

L'hiver de 1915, ils sont devant Tahure, Mesnil-les-Hurlus, Perthes. Avril 1916 les voit à Sommes-Suippes et Vraux ; leurs tentes-hôpitaux sont déchiquetées, leurs autos frappées par les obus. Mais la bataille de Verdun fait rage et ils sont impatients d'aller là-bas cueillir leur part de lauriers.

Les voilà dans cet enfer... Norton va vers Thiaumont reconnaître les postes de secours avancés. La division à laquelle ses ambulances sont affectées étant engagée à Douaumont, la seule route qui les reliait aux tranchées se trouvait balayée par le feu ennemi. Le travail d'évacuation se faisait donc la nuit. Norton organise une station de relai dans une carrière. Souvent, pour éviter le repérage, on s'en va à pied par les boyaux de communication jusqu'au poste avancé. Les brancardiers Mac Creery, Harden, Jac Wendell, Hollinshed, sont blessés dès les premières opérations, ce qui leur vaut la croix de guerre. On conçoit avec peine ce qu'est une évacuation de nuit dans ces parages meurtriers, à travers les terrains labourés par les obus, dans le tumulte affolant des canons ; il faut passer coûte que coûte, il faut aller lentement, car l'on porte des blessés. Et il faut marcher dans l'obscurité absolue, à travers des convois de troupes et de ravitaillement. Se figure-t-on l'angoisse des brancardiers obligés de s'arrêter, pour une réparation, ! Et toujours dans le noir... « No light », pas même celle d'une cigarette ! Des voitures sont criblées d'éclats, une est mise en miettes... Macomber, Gun, Nortrop, Coatsworth et Spencer-Hurst se distinguent tout particulièrement. Le lieutenant de Rose est cité à l'ordre de la division.

Le général Mangin, en conférant la croix de guerre à la section 7, la cite à l'ordre du corps d'armée en ces termes : « A fait depuis plus de vingt mois constamment preuve de l'esprit de sacrifice le plus complet. A rendu les plus grands services à la division à laquelle elle est attachée en assurant la relève des blessés dans les meilleures conditions. Il n'est pas un seul de ses membres qui ne soit un modèle de sang-froid et d'abnégation. Plusieurs d'entre eux ont été blessés. »

Décembre 1916 : la section revient dans le même secteur, vivant, cette fois, dans les sapes. La sape de Belfort, où ils s'abritent, est violemment bombardée : la terre s'écroule, les trous d'accès sont bouchés, et il faut y « pêcher » les brancardiers. Le 7 janvier 1917, la section est à nouveau citée à l'ordre du corps d'armée.

Depuis, l'ambulance était à l'offensive de la Somme et elle se trouve aujourd'hui en pleine action... quelque part où l'on se bat.

J.-S. R.



DEVANT VERDUN.

M. Kemp. M. R. Norton. M. Harjes.

Katherine Stinson arrivant à New-York.



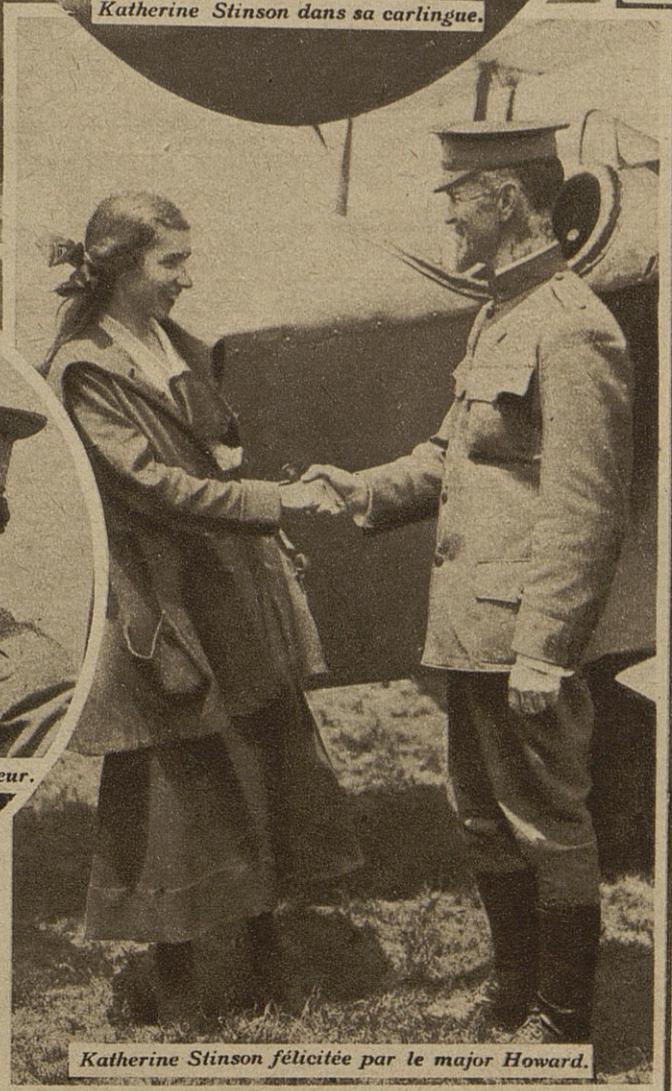
Katherine Stinson dans sa carlingue.



Miss Waldo Pierce,
une des premières aviatrices américaines.



Miss Ruth Law
en uniforme d'officier recruteur.



Katherine Stinson félicitée par le major Howard.

LES AVIATRICES AMERICAINES RECRUTENT PAR L'EXEMPLE

« Il faut 5 000 aviateurs américains aux Alliés pour rompre le front », a dit un des généraux de l'Entente. Les efforts des Etats-Unis tendent donc à nous donner le plus tôt possible cette flotte aérienne qui terminera la guerre. Des jeunes sportswomen comme Ruth Law, Waldo Pierce, Katherine Stinson sont devenues recruteurs pour l'aviation, et donnent l'exemple en exécutant des raids dignes de nos meilleurs pilotes. Tout dernièrement Miss Katherine Stinson, une jeune fille de dix-neuf ans, est venue par les airs d'Albany à New-York après avoir déposé un message à Washington.

LES MEMOIRES D'UN RESTREINT (Fin) (1)

Avril. — Il paraît que l'on va avoir des jours sans viande...

Il gèle toujours ! mignonne, voici l'avril !

Avril. — Ce ne sont pas des jours sans viande, mais ce sont tous les soirs sans viande ! J'ai justement invité les Crapouillard à venir dîner mardi avec tous leurs enfants. Vous jugez des cris que peut pousser ma femme. Il faut vous dire que les Crapouillard sont des cousins à elle que j'ai en horreur. Ce sont des pessimistes idiots qui croient tous les potins. Ma femme, vingt fois, m'a reproché de n'être pas aimable avec eux ; la semaine passée, j'ai rencontré Crapouillard le père, je l'ai invité avec sa smala.

Il paraît que j'aurais dû penser qu'on allait interdire la viande.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Avril. — On s'est arrangé pour avoir de la viande tout de même, les Crapouillard ne mourront pas de faim...

Tant pis !

Avril. — Je dois dire que ma femme s'était donné un mal de chien. Elle avait mis les petits plats dans les grands, une réception convenable pour prouver aux Crapouillard qu'on ne les recevait pas comme des parents pauvres. Ils se sont installés, ils ont avalé le potage comme des affamés, ils ont absorbé le poisson jusqu'aux arêtes, au point que Désiré Crapouillard, le plus jeune des six, s'en est planté une dans les amygdales et qu'on a eu toutes les peines du monde à le préserver de l'étranglement. Mais quand on a servi le gigot après cet incident, M^{me} Crapouillard a dit d'un petit air dégoûté : « Non, merci ! Nous ne mangeons pas de viande le soir, nous ! nous nous conformons au règlement... »

Nous sommes restés avec notre gigot. Comme je faisais, après leur départ, une remarque sur l'incompréhensible intransigeance des Crapouillard, ma femme m'a répondu sans aménité : « Que veux-tu ? ma famille n'est pas comme la tienne : elle se rend compte que c'est la guerre, elle sait se priver... »

Avril. — C'était hier l'anniversaire de ma femme. J'ai voulu, suivant la promesse que je

lui avais faite, lui rapporter un gâteau qu'elle adore, mais que personnellement je trouve un peu écœurant. Malheureusement c'était un mercredi et les pâtisseries étaient fermées. Je ne suis pas revenu les mains vides, j'ai acheté un superbe bouquet de roses.

Evidemment Fernande m'a remercié, mais elle a ajouté d'un petit ton détaché : « j'ai cru que tu devais rapporter un gâteau ? »

— Excuse-moi, mon chéri, mais c'est mercredi et les pâtisseries sont closes.

Elle a ricané : « Naturellement ! » comme si vraiment c'était ma faute si son anniversaire était tombé un mercredi !

Mai. — Nous sommes allés dîner hier au restaurant. Nous étions invités par les Leroy, mais les Leroy ne sont pas venus, après nous avoir fait poser une heure.

Vous penserez ce que vous voudrez des Leroy, mais je trouve que c'est un peu mufle de convier des amis et de leur poser un lapin.

Nous sommes restés dîner au restaurant : dîner maigre, addition salée. Mais ma femme avait une robe neuve et un chapeau qui lui allait bien. Elle m'a dit pis que prendre des Leroy, mais, comme elle se trouvait en beauté, je n'ai pas eu à subir sa mauvaise humeur qui pouvait être légitime. Je n'ai pas eu à subir sa mauvaise humeur jusqu'à neuf heures et demie, heure à laquelle le maître d'hôtel nous mit à la porte sans bienveillance. Et comme par hasard, il pleuvait à verse... Et comme par hasard, il nous a été impossible de trouver une voiture... Et comme par hasard, la robe de ma femme a été perdue... et aussi son chapeau.

Il faut croire que ma femme a épuisé hier tout le répertoire d'insolences et d'injustices mises à sa disposition par la nature ; aujourd'hui, tant elle est fermée, je n'arrive plus à lui arracher un mot.

J'ai honte d'avouer que j'aime autant ça.

Mai. — Premier jour sans viande : je prévois un déjeuner désolant et orageux.

Erreur !

Ma femme sourit, ma femme n'a jamais été si aimable.

On sert un rosbif.

— De la viande ? dis-je.

— Tu penses bien que je ne suis pas assez bête...

Je tâche à lui expliquer que vraiment les restrictions sont nécessaires, mais, comme dans le *Bon gîte*, elle ne veut rien entendre et m'appelle : *Poire !*

Mai. — La grève des couturières ! et justement ma femme attend une robe : c'est ma faute ! c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Mai. — Elle a sa robe, mais elle n'a pas son chapeau : les modistes s'en f... peut-être, parce qu'elles auront la semaine anglaise.

Mai. — J'ai décidé de contracter un engagement spécial...

Mai. — Incapacité physique ! Ma femme ricane... Ah ! mon Dieu, si je pouvais partir n'importe où !

Mai. — La bonne vient de donner ses huit jours... où allons-nous...

Mai. — Ma femme, qui lit depuis huit jours dans les journaux : *Irons-nous à Stockholm ?* veut aller passer ses vacances en Suède... je crois que je vais l'engager à y aller seule...

Mai. — Je...

(Ici s'arrêtent les mémoires d'un restreint... la crise du papier sans doute.)

Pour copie conforme,

Robert DIEUDONNÉ.

UNE SEMAINE DE GUERRE

Du 1^{er} au 7 août.

MERCREDI 1^{er} AOUT. — Le bilan de l'offensive anglaise s'élève à plus de 5 000 prisonniers.

JEUDI 2. — Démission de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, et de Denys Cochin sous-secrétaire d'État au blocus.

VENDREDI 3. — La Chine déclare la guerre à l'Allemagne.

— Le Sénat vote la loi Mourier et la loi sur les loyers.

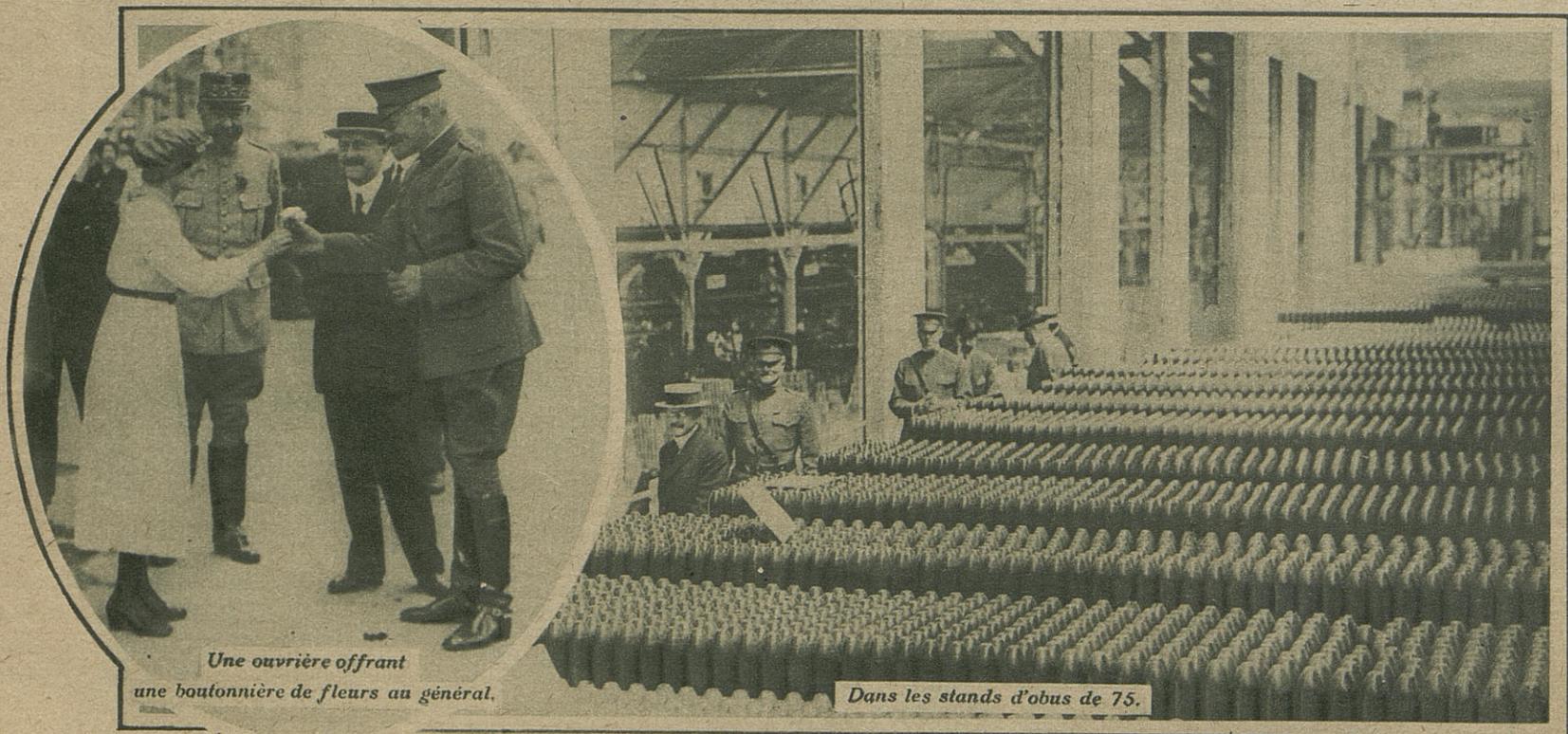
SAMEDI 4. — Nouvelle progression des Alliés sur le front des Flandres.

DIMANCHE 5. — Kerensky donne sa démission ; il est maintenu au pouvoir.

LUNDI 6. — Le nouveau ministère allemand est constitué.

MARDI 7. — Arrestation de M. Almeyreda.

UNE VISITE DU GÉNÉRAL PERSHING AUX USINES ANDRÉ CITROËN



Une ouvrière offrant une boutonnière de fleurs au général.

Dans les stands d'obus de 75.

Tout dernièrement, le général américain Pershing a visité les principales usines du camp retranché de Paris, notamment les éta-

blissements André Citroën, où l'on a profité de sa venue pour inaugurer la cantine modèle destinée aux ouvrières de l'usine.

J'ai vu.



PAYSAGES ET COINS DE GUERRE SUR LES RIVES DE LA LYS -
LES INDOUS Y FONT REVIVRE LES SCÈNES DES BORDS SACRÉS DU GANGE

URODONAL

dissout l'acide urique

Communications :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

L'URODONAL
réalise une véritable sa-
ignée urique (acide urique,
urates et oxalates).

Etablis-
Chatelain, 2,
rue de Va-
lenciennes,
Paris, et t^{tes}
pharmacies.
Le flacon, f^{rs}
7 fr. 20.

L'OPINION MEDICALE :

• Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

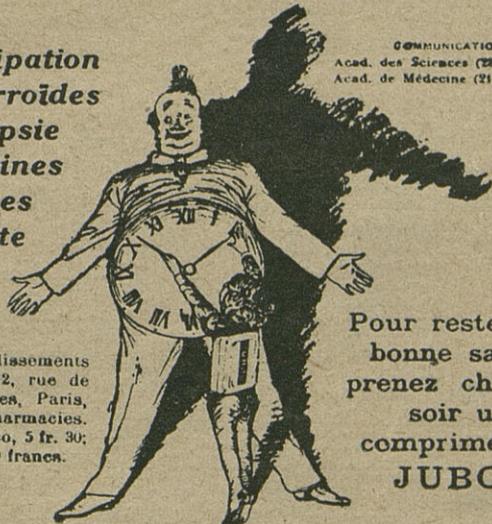
D^r BETTOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier

JUBOL

rééduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Vertiges
Entérite

COMMUNICATIONS :
Acad. des Sciences (23 juil. 1909).
Acad. de Médecine (21 déc. 1909).



Pour rester en
bonne santé
prenez chaque
soir un
comprimé de
JUBOL

Etablissements
Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
La boîte, fco, 5 fr. 30 ;
les 4 fco, 20 francs.

JUBOL, régulateur de l'intestin, fixe
une heure constante aux jubolisés.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PERICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon.
Ancien interne des asiles.

J'ai vu...

VERS LE FRONT D'ORIENT : LA VIE A BORD



Ce ne sont pas les attaques des sous-marins ennemis qui peuvent arrêter le colossal transit qui se fait en Méditerranée entre nos grands ports et nos bases navales de Salonique et de Corfou. Malgré les torpilles, malgré les mines dérivantes, les transports sillonnent la Grande Bleue, apportant à notre armée d'Orient les renforts en hommes, en

chevaux, en canons! Les traversées sont peut-être un peu plus longues qu'elles ne le seraient en temps normal. Mais chacun y met du sien pour que la vie à bord soit aussi peu pénible que possible, tandis qu'autour des transports, les chalutiers patrouilleurs donnent la chasse aux pirates, qui ne peuvent plus se risquer avec la même impunité.

J'ai vu.

EN MARGE DE LA GUERRE



Le célèbre footballeur Boyau a été promu chevalier de la Légion d'honneur comme aviateur.

L'aviateur Bertin titulaire du Prix de l'Académie des Sports, est tombé au champ d'honneur.

L'adjudant aviateur René d'Aux, un de nos meilleurs pilotes de triplace plusieurs fois cité à l'ordre.

Le lieutenant aviateur Decoin, champion de natation, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Pierre Baudin, sénateur de l'Ain, ancien ministre, président de l'Association des Journalistes sportifs, est mort le 31 juillet à la Malmaison après une longue maladie.



Aux Invalides, le général d'Urbal remet lui-même la rosette d'officier de la Légion d'honneur à son frère le c^t d'Urbal.



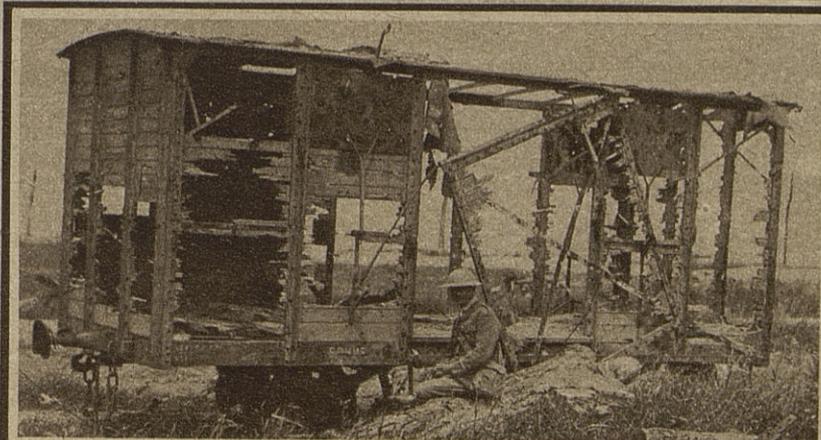
LES DÉLÉGUÉS DU SOVIET RUSSE A PARIS
M. Erlich. — M. Goldenberg. — M. Roussanof.



Au camp de Saint-Maur, la commission d'inspection des potagers militaires visite les jardins des auxiliaires du 13^e d'artillerie.



A l'Aéro-Club, MM. Daniel Vincent et Deutsch de la Meurthe attendant le colonel Mitchell.



Après la prise de Saint-Julien, un wagon repris aux Allemands après qu'il eut subi le bombardement de l'artillerie anglaise.



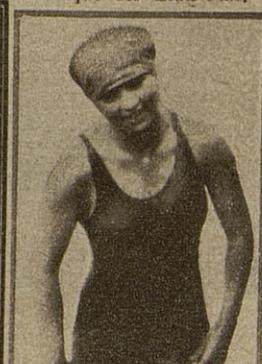
Réception à l'Aéro-Club du colonel Mitchell (+), chef de l'aéronautique des Etats-Unis.



Le nageur Paulus, un des vétérans de la course Paris à la nage qui s'est classé 4^e le 29 juillet.



A New-York, les infirmières de la Croix-Rouge sont vaccinées avant de s'embarquer pour la France, où elles vont prodiguer leurs soins à nos blessés sur le front.



M^{lle} Suzanne Wurtz arrive première des nageuses dans la dernière traversée de Paris à la nage.

J'ai vu.

L'HOMME SUR QUI REPOSE LE DESTIN DE LA RUSSIE



Dans son cabinet de travail.

A l'enterrement des victimes de la Révolution.



Saluant les étendards.

Devant la tombe des soldats morts pour la liberté.



Blessés écoutant un discours de Kerensky.



En automobile sur le front de Galicie.

On ne saurait trop exalter le rôle de ce prodigieux Kerensky, qui, mourant ou presque, possède une âme si parfaitement maîtresse du corps qu'elle anime. Excédé par les coalitions des soldats qui parlaient au lieu de se battre, découragé par la mésestime des partis,

pendant vingt-quatre heures il a désespéré du sort de sa patrie et s'est démis de son mandat. Jamais l'heure ne fut plus tragique. Mais un sursaut d'énergie l'a redressé, et le voici maintenant avec des pouvoirs de dictateur. Il va se remettre à l'œuvre, il ne faut point désespérer.